Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte

Band: 43 (1993)

Heft: 4: Kantonsgeschichte = Histoire des cantons

Buchbesprechung: Révolution française et "vandalisme révolutionnaire" [prés. p. Simone Bernard-Griffiths et al.]

Autor: Tornare, Alain-Jacques

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

de l'exécutif révolutionnaire» invitant les sociétés « à assumer un rôle de surveillance des autorités et de l'esprit public». La 4e partie s'occupe des approches sociales des militants. Les auteurs démontrent que si la Révolution élimine graduellement des formes diverses de la sociabilité d'Ancien Régime, des centaines de milliers de citoyens issus surtout de la classe moyenne d'âge mûr entrent en politique. Le dernier chapitre explique la fin des quelque 6000 sociétés, par étapes successives jusqu'à ce que soient exclues pour plus d'un demi-siècle les associations formées par la réunion de citoyens.

Curieusement, l'ouvrage s'en tient pour l'essentiel à l'espace français alors que la géopolitique fait justement éclater les frontières par la prise en compte des phénomènes internationaux. Certes, dans la liste des sociétés politiques en France, données en annexe, figurent le département du Mont-Terrible (p. 101), celui du Léman (p. 107), mais aucune trace de la Suisse en tant quel telle dans la liste des sociétés politiques à l'étranger, alors que dans les deux pages (p. 30–31) consacrées aux sociétés populaires dans le monde, on peut lire que notamment en Suisse, à partir de 1798, «se développent de nombreuses sociétés politiques qui prennent en général l'appellation de "cercles constitutionnels"». D'autre part, le lecteur suisse sera étonné de voir Genève intégrée prématurément à la France avant 1798 sur la carte des sociétés politiques en Centre-Est (cf. p. 25).

Cet atlas d'une grande densité se veut «bilan en marche, ouverture sur de nouveaux chantiers». Est-il prévu que l'un d'entre eux prenne en compte de façon substantielle la Révolution hors de France? *Alain-Jacques Tornare, Marsens*

Révolution française et «vandalisme révolutionnaire». Actes du colloque international de Clermont-Ferrand, 15–17 déc. 1988, recueillis et présentés par Simone Bernard-Griffiths, Marie-Claude Chemin et Jean Ehrard. Paris, Universitas, 1992. X, 461 p., ill.

Il ne fallait pas moins de 34 communications pour aborder ce thème particulièrement délicat, considéré habituellement comme l'application de la Terreur au niveau de l'architecture.

L'ouvrage est divisé en cinq parties, précédées chacune d'une présentation et suivies d'un débat parfois nourri, le tout complété d'une discussion générale. Cet ouvrage collectif associe des approches plurielles issues d'horizons du savoir différents: de l'approche cinématographique au traitement psychanalytique du problème en passant par exemple par la vision qu'en avait l'étranger ou l'enquête d'opinion actuelle. Cette multiplicité des approches s'imposait du fait de la plurivocité du mot «vandalisme» (destruction, dégradation, vol, pillage et dilapidation), de la complexité du phénomène et du caractère polémique de la notion.

Cet ouvrage rappelle que ce vocable péjoratif, partie intégrante de la «légende noire» de la Révolution française, a paradoxalement d'abord été présenté par l'Abbé Grégoire, pour fustiger les exaltés qui faisaient le jeu de la Contre-Révolution.

En confrontant les différents textes il apparaît que tant les révolutionnaires que leurs ennemis s'accordent à voir dans le vandalisme un acte patrimonial de refus d'héritage. Au fil des articles, le lecteur se retrouve face à deux types de vandalisme: le banal qui détruit gratuitement et le révolutionnaire qui veut imposer une nouvelle culture républicaine et atteindre sans hésitation «un point de non retour par la suppression des institutions antérieures et des traces mêmes de la culture

ancienne» (cf. p. 150, 364, 428). C'est ainsi que la couverture de l'ouvrage représente symboliquement la démolition de la Bastille.

L'ouvrage montre que derrière le néologisme créé en 1794, le vandalisme «fils de la révolution» a existé de tous temps et sous diverses formes: les iconoclastes huguenots lors des guerres de religion, le «vandalisme clérico-monarcho-parlementaire» lors de la destruction des temples réformés au XVIIe siècle (p. 341), le «vandalisme municipal» et les destructions intentionnelles au cours des grands conflits mondiaux. En 1792, le manifeste de Brunswick peut apparaître comme un projet de vandalisme (cf. p. 65), tout comme lors du partage de la Pologne la volonté de détruire son patrimoine (p. 79).

Si les enquêtes sur les destructions dans les départements donnent des bilans partiels, en témoignant tout de même de la grande diversité des dépradations, on remarquera le travail de Louis Trénard sur les pays de l'Ain, voisins de la Suisse.

Quant bien même certains aspects restent dans l'ombre tel le vandalisme contre-révolutionnaire, le lecteur aura finalement l'impression d'avoir suivi plusieurs colloques à la fois tant est riche la matière traitée.

Alain-Jacques Tornare, Marsens

Jerrold Seigel: **Paris bohème. Culture et politique aux marges de la vie bourgeoise, 1830–1930.** Traduit de l'anglais par Odette Guitard. Paris, Gallimard, 1991. 421 p. + 12 ill. hors texte (Bibliothèque des Histoires).

Au travers d'une série d'études de caractère monographique d'importance variable, ordonnées chronologiquement, J. Seigel a voulu restituer l'histoire culturelle – et sociale relativement – d'une bohème singulière, historiquement datée, à savoir la bohème parisienne telle qu'elle défila entre les préhistoriques groupes des Jeunes-France, des bouzingots et du Doyenné des années 1830 et les avant-gardes qui lui succédèrent dans les premières décennies du XXe siècle. Bohème parisienne, «bohème classique», dont la vie historique est reconstituée en fonction de l'interrogation conjointe de nombreux parcours biographiques et de multiples œuvres à vocation artistique, de qualités très différentes, qui constituent autant de témoignages d'hommes qui, se vouant à l'art et à sa pratique, se voulurent et se reconnurent proprement bohèmes et en firent leur vie. Témoignages aussi de ceux qui ne firent que participer du bohèmianisme en en faisant l'expérience et en s'interrogeant sur sa signification, sa valeur comme mode d'articulation de la pratique de l'art et de la vie sociale jusqu'à en formuler des sortes de problématiques théoriques – ainsi Baudelaire – et d'observateurs qui examinèrent, les uns avec sympathie, d'autres – ainsi les Goncourt – en en dénonçant les dangers et les risques, le mode de vie bohème et les problèmes qu'il ne pouvait manquer de poser, esthétiques, sociaux voire existentiels.

De cette recherche dont l'auteur souligne la difficulté, ressort une thèse centrale: si difficile à saisir et à définir qu'elle puisse paraître, à partir du modèle premier de Murger, sans doute «son cartographe le plus influent», mais aussi le plus labile, cette bohème originale ne peut se bien comprendre, comme objet historique, que comme enganguée dans la société bourgeoise dont elle partagea étroitement l'histoire. Ainsi à la phase de la bohème proprement classique, artistique, mais aussi à dimensions politiques entre 1848 et 1871, succéda une bohème devenue «matière à publicité», exploitant, par la «fumisterie», la «blague», dans les cabarets de Montmartre l'envie d'un public élargi d'en tâter sans risques, avant de se trouver peu à